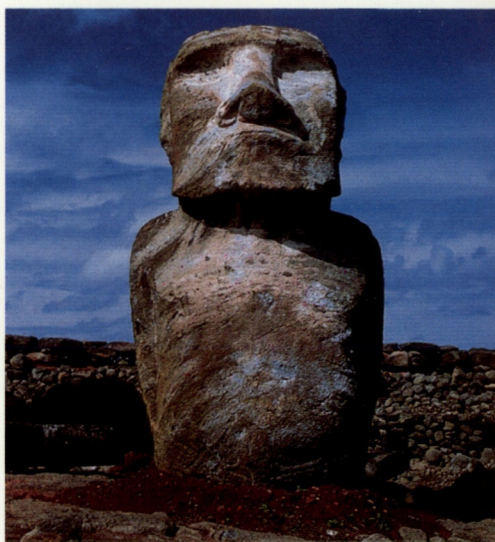


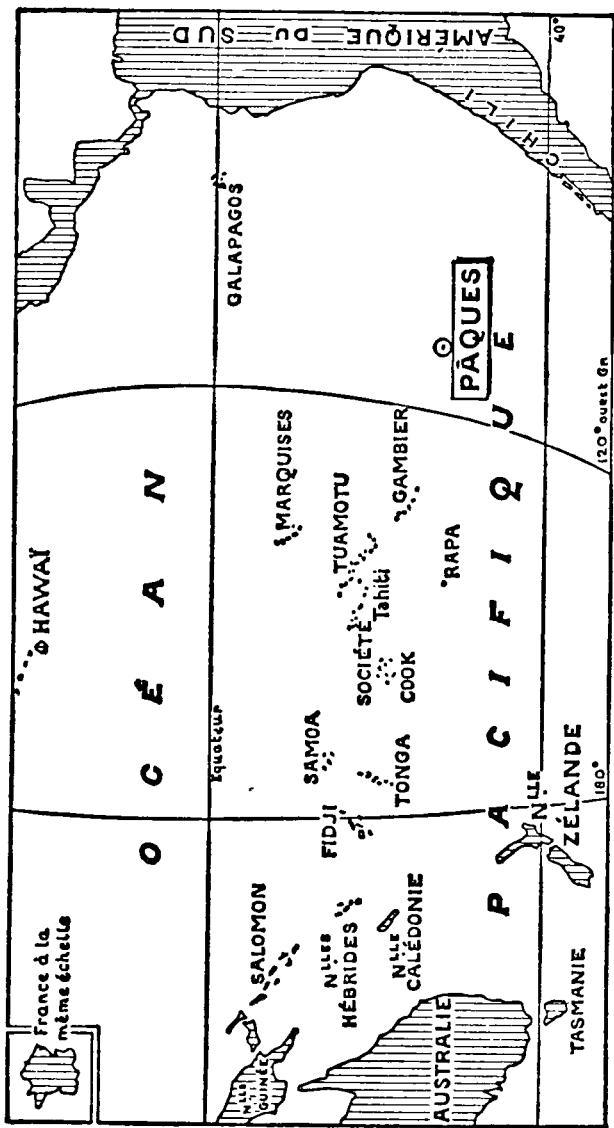
ALFRED MÉTRAUX

L'île de Pâques



tel gallimard

Extrait de la publication



Situation géographique de l'Ile de Pâques

AVANT-PROPOS

Dès le jour de sa découverte par les Hollandais, l'île de Pâques, cette terre minuscule isolée dans les « immenses solitudes marines » du Pacifique sud, fut entourée d'un halo de mystère et d'étrangeté. Ses gigantesques statues lui ont valu une célébrité qui, pendant deux siècles, ne s'est jamais démentie. Les notions qui circulent à son sujet, même dans les milieux cultivés, méritent d'être rangées au nombre des thèmes folkloriques. Elle passe pour être le dernier vestige d'un continent englouti qui aurait été jadis le siège d'une brillante civilisation. Il est même question de « voies triomphales » qui la traverseraient pour aller se perdre dans la mer. Les habitants que les Européens y trouvèrent sont généralement classés comme des « sauvages » ou des « dégénérés » incapables d'avoir élevé les monuments au milieu desquels ils traînaient une existence misérable. Un lien a souvent été établi entre cette île et les vicilles civilisations de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud et ses statues gardent, dit-on, le secret de migrations millénaires. Aux États-Unis, l'île de Pâques a été associée à un certain continent de Mu dont un livre décrit les fastes disparus.

Des travaux de caractère plus scientifique parlent d'une civilisation mégalithique qui d'Asie, se serait étendue jusqu'à l'île de Pâques et dont les vestiges imposants s'échelonnaient à travers l'Indonésie et la Micronésie. Le gigantesque trilithé de Tonga, réplique lointaine des dolmens de Cornouaille, serait l'un des muets témoins du passage de ce peuple de bâtisseurs à travers les îles de la Polynésie. Pour ces hommes, épris du colossal, l'île de Pâques n'aurait été qu'une étape. Ils auraient aussi abordé sur le continent américain où la porte monolithique de Tiahuanaco et les palais du Cuzco perpétueraient leur mémoire.

Ces interprétations des monuments de l'île de Pâques impliquent une sorte de foi mystique en un âge d'or de l'humanité et trahissent le désir d'attribuer au lointain passé une auréole de grandeur et de mystère mais font peu de cas des données précises de l'archéologie et de l'ethnographie. Les statues et autres ruines de l'île étant non du domaine mythique, mais de celui de la réalité, les problèmes qu'elles posent exigent une étude faite sur place et selon des méthodes scientifiques. En fait, les travaux de l'expédition anglaise menés sous la direction

de Mrs. C. Routledge, ont contribué à dissiper plus d'une légende et plus d'une erreur.

En dépit des résultats importants obtenus par Mrs. Routledge, une énigme subsistait, infiniment plus troublante que le poids ou la hauteur des statues géantes à la moue dédaigneuse. Quelques années après la catastrophe qui anéantit la civilisation de l'Ile, les missionnaires y recueillirent des tablettes en bois couvertes de signes étranges. A première vue, ces rangées de symboles compliqués avaient toutes les apparences d'un système hiéroglyphique. Or, aucune île polynésienne ne paraît avoir possédé une écriture. Si, seuls en Polynésie, les habitants de cette Ultima Thule connaissaient l'art d'écrire et si seuls ils avaient su tailler et dresser de grandes statues, ils étaient en droit de se proclamer les représentants d'un passé grandiose et les fils d'une race privilégiée. Les visions de grandeur et de gloire qui flottaient autour de leur Ile n'étaient peut-être pas toutes des fantaisies de cerveaux imaginatifs.

Cette hypothèse d'une Ile de Pâques dont la civilisation se rattacherait à celle des vieux peuples de l'Asie, parut se confirmer il y a quelques années lorsqu'un Hongrois, M. Guillaume de Hevesy, signala des parallèles remarquables entre les symboles gravés sur les tablettes de l'Ile de Pâques et les éléments d'une écriture qui venait d'être découverte dans la vallée de l'Indus et remontait sans doute à quelque 2.500 ans avant notre ère. Ces analogies paraissaient devoir jeter un jour tout nouveau sur l'origine des cultures océaniques et sur les migrations qui ont contribué à leur diffusion.

La théorie rebondit. Ce n'était plus simplement l'Inde qui était unie à la Polynésie par une communauté d'écriture, mais encore la Chine préhistorique. Le Dr. Heine-Geldern attira l'attention sur des ressemblances, en apparence fort étroites, existant entre certains caractères chinois archaïques de l'époque Chang et les « glyphes » de l'Ile de Pâques. Ces rapprochements, joints à d'autres constatations du même ordre laissaient entrevoir un centre commun, situé en Asie, d'où divers éléments de civilisation, sinon des peuples entiers, se seraient détachés pour essaimer vers le Pacifique. Ces reconstructions de migrations hypothétiques se sont étendues à l'Amérique précolombienne qui, elle aussi, fut amenée dans l'orbite de ces vieilles civilisations asiatiques.

Les solutions audacieuses proposées pour résoudre les problèmes de l'Ile de Pâques donnent une idée de l'importance qu'elle a prise dans l'histoire de la civilisation. C'est dans l'espoir d'apporter des faits nouveaux, susceptibles d'éclaircir cette énigme vieille de deux siècles, que, sur l'initiative du D^r Paul Rivet, Directeur du Musée de l'Homme, une mission scientifique fut organisée avec l'appui des Gouvernements français et belge. La direction des recherches archéologiques fut confiée à M. Charles Watelin et au D^r Henry Lavachery. L'auteur de ces lignes eut à sa charge les enquêtes ethnographiques et linguistiques.

M. Watelin entretenait des espoirs que je ne partageais pas. Indifférent

aux Pascuans modernes et aux traditions qui pouvaient encore survivre dans l'Ile, il comptait voir surgir sous sa pioche les murs de vieilles cités, semblables à celle de Mohenjo-daro. Il avait la certitude que les tranchées qu'il s'appropriait à ouvrir au pied des volcans allaient lui dévoiler une civilisation inconnue. Quant à moi, je dois l'avouer, j'étais attiré par ces quelques centaines de Polynésiens qui avaient survécu à tant de désastres et qui continuaient à parler leur ancienne langue et à se transmettre les légendes et les contes de leurs lointains ancêtres. Je n'ignorais pas leur état de décadence, leur oubli de la religion et des usages passés, mais j'espérais, malgré tout, que dans les rares techniques qui auraient pu subsister et dans les traditions connues encore de quelques vieillards, je pourrais entendre comme un faible murmure venu des temps anciens et m'aider de ces souvenirs pour reprendre l'étude des « mystères » de cette Ile.

La marine française prêta son concours à cette expédition en autorisant les membres de la mission à prendre passage à bord de l'avis colonial Rigault de Genouilly qui, récemment sorti des chantiers navals, accomplissait sa première croisière.

Notre voyage dura cinq mois et se fit en plusieurs étapes. Ce fut tout d'abord le départ de Lorient par un jour de pluie, au son des fanfares et des cloches, au milieu des salves. Un prêtre bénit notre croisière du haut d'un clocher se dressant au bout d'un promontoire. On prenait congé de nous selon les vieilles traditions de la marine royale encore en honneur dans ce port breton. C'est tout naturellement que je donnai alors une pensée à M. de La Pérouse qui, comme nous, était parti jadis pour l'Ile de Pâques sur un navire de guerre dont le vent du large faisait claquer les flammes.

Nous visitâmes d'abord les ports de l'Afrique occidentale, puis ceux de l'Amérique du Sud. En quatre mois nous passâmes du Gabon aux glaciers de la Terre de Feu. C'est là que nous perdîmes Charles Watelin. Malgré son âge avancé, il avait su garder un esprit alerte et jeune qui avait fait de ce voyage une belle aventure. Il voulait tout voir et tout connaître. Au cours d'une partie de chasse en Patagonie, il contracta une pneumonie et s'éteignit en vue de la côte du Chili, après la traversée du Golfe de Penas.

Mon collègue, M. Henry Lavachery, aujourd'hui conservateur en chef des Musées royaux d'art et d'histoire, nous rejoignit à Lima. A partir de cet instant notre travail devint une entreprise commune, poursuivie dans un esprit de camaraderie qui demeure pour moi le plus beau souvenir de cette expédition.

Nous arrivâmes à l'Ile de Pâques le 27 juillet 1934 et nous la quittâmes le 2 janvier 1935, à bord du bateau-école belge, le Mercator, qui nous conduisit à Pitcairn, à Tahiti, aux Tuamotu, aux Marquises et aux îles Hawaï.

Le but de cet ouvrage est de donner un tableau de la vieille civilisation

pascuane à l'aide des matériaux recueillis par notre Mission. Ce passé n'aurait pu être reconstitué sans les éléments de comparaison que nous fournissent l'ethnographie et l'archéologie des archipels voisins qui furent habités par des peuples de même langue et de même race.

Pour évoquer cette civilisation morte depuis bientôt un siècle, je n'avais à ma disposition que des épaves. Dans l'interprétation de cet assemblage de documents disparates et médiocres, j'ai été secondé par deux éminents spécialistes de la Polynésie, le Dr. Peter Buck (Te Rangi Hiroa) et le Dr. Kenneth Emory. Tous deux, lors de mon séjour au Bishop Museum d'Honolulu, se consacraient à la résurrection de la civilisation de Mangareva (Iles Gambier) dont les traditions et l'histoire nous sont beaucoup mieux connues que celles de l'Île de Pâques.

On lira souvent dans ce livre le nom de deux indigènes qui furent parmi nos principaux informateurs, Juan Tepano et Victoria Rapahango. Tepano n'a connu la civilisation de ses pères qu'à travers quelques souvenirs d'enfance et les récits de vieillards. Victoria Rapahango, femme d'environ trente-six ans, nous initia à ce petit monde clos et cancanier qu'est le village moderne de Hanga-roa.

Ce livre ne s'adresse ni aux archéologues ni aux ethnographes. Les faits détaillés qui les intéressent figurent dans une volumineuse monographie publiée en 1940 par le Bernice P. Bishop Museum sous le titre de *Ethnology of Easter Island*¹. Les conclusions présentées ici apparaissent sans les textes indigènes qui les ont inspirées et sans l'appareil scientifique qui aurait pu rebuter le lecteur non spécialiste d'ethnographie polynésienne.

Si je m'étais résigné à regarder les problèmes de l'Île de Pâques comme insolubles, j'aurais été accusé à juste titre d'avoir suivi une voie facile et paresseuse. Les solutions de nombreux « mystères » que nous proposons ici, risquent de déplaire à ceux qui préfèrent l'attrait des énigmes aux explications raisonnables pouvant en être données. Mais, il faut avoir aussi le courage de déclarer que certains problèmes de l'Île de Pâques ne sont qu'à moitié éclaircis et resteront peut-être à tout jamais indéchiffrables.

Il m'est arrivé parfois d'avoir recours à des arguments psychologiques pour expliquer le déploiement d'énergie dont les Pascuans ont fait preuve. Le miracle de l'Île de Pâques réside dans cette audace qui a poussé les habitants d'une petite île, dénuée de ressources, à dresser sur l'horizon du Pacifique, des monuments dignes d'un grand peuple.

1. *Ethnology of Easter Island*. Honolulu, 1940, VII-432 p. illustr., pl., cartes (Bernice P. Bishop Museum, Bulletin 160). Bibliography, p. 421-429.

PRÉFACE

L'Ile de Pâques nous est apparue par un jour pluvieux de l'hiver austral, à la fin de juillet 1934. Je revois encore les hautes falaises de la presqu'île de Poike estompées dans la brume, la masse arrondie des volcans et ce récif noirâtre, tordu, hérissé d'arêtes et d'aiguilles rocheuses auxquelles se déchirent les vagues. Les prairies qui s'étalent au loin vers l'intérieur, les collines aux contours mous et réguliers ont quelque chose de profondément paisible et champêtre. Par endroits, leur teinte d'un vert tendre, comme lavé, fait songer à la côte de la Skanie. La ressemblance avec la Suède serait parfaite n'était ce premier plan de rochers farouches, étranges, diaboliques.

Le Commandant de l'avisos nous avait convoqués sur la dunette pour nous faire part d'une mauvaise nouvelle : la mer du côté de Hanga-roa était démontée et il ne pouvait garantir le débarquement de nos quatre-vingt-dix caisses qui encombraient ses cales. Comme ses instructions ne spécifiaient pas l'endroit de l'Ile où il devait nous laisser, il avait décidé de nous déposer, nous et nos provisions, sur un point quelconque du rivage.

Le *Rigaut-de-Genouilly* mouilla cependant devant la baie de Hanga-roa, le seul village de l'Ile, où vivent les derniers Pascuans. Peu d'instants auparavant, devant les falaises et le littoral lacéré de la côte nord, j'avais songé à la lointaine Suède ; maintenant cette impression première était accentuée par les maisons indigènes que nous distinguions à la jumelle, dispersées non loin du rivage et mal dissimulées derrière des figuiers. Si nous avions caressé le rêve de voir surgir ici la silhouette classique d'une plage polynésienne, nous aurions été vivement déçus. La capitale de la légendaire Ile de Pâques s'est présentée à nous comme un humble hameau européen par une pluvieuse journée d'automne.

Ce premier jour à l'Ile de Pâques restera à jamais gravé dans notre souvenir. Le vent, qui soufflait par rafales, faisait courir vers la terre de gros rouleaux et, près des récifs, la barre prenait des proportions de plus en plus inquiétantes. Les indigènes massés sur le rivage ne semblaient pas, au premier abord, disposés à venir à notre rencontre. L'annonce de notre arrivée s'était répandue dans le village et, sur tous les sentiers qui conduisaient à la mer, des cavaliers accouraient

a toute bride. Sur la plage, près des « maisons des bateaux », se tenait une palabre dont nous suivions les péripéties, impatients et alarmés de sa longueur. Si les indigènes renonçaient à aborder notre bateau, c'était pour nous l'obligation désagréable de retourner au nord de l'Ile, à l'abri du vent, mais loin de tout site peuplé. Aussi c'est avec soulagement que nous vîmes venir vers nous une, puis deux, puis trois barques indigènes. Dans la première, conduite par le Gouverneur de l'Ile, des Pascuans habillés en marins chiliens, ramaient en parfaite cadence. Les autres barques faisaient preuve de plus de fantaisie. Elles étaient pleines à sombrero d'indigènes arborant presque tous des guenilles européennes. La seule note exotique était fournie par quelques casques de plumes qui, loin d'être des survivances d'un autre âge, constituaient des articles de troc, presque de bazar, destinés à exciter la convoitise des marins et à activer la vente des « curios » dont ces embarcations étaient surchargées.

Chaque fois que j'emploie le terme « indigènes » pour parler des habitants actuels de l'Ile de Pâques, j'éprouve la même hésitation que j'ai ressentie lorsque, penché sur le bastingage, je les ai contemplés pour la première fois. Ce mot qui évoque un teint sombre, des traits peu familiers ne convient guère à ces visages si européens. Combien de nations n'ont-elles pas mêlé leur sang à celui des vieux Maoris ! C'est l'histoire de bien des escales que l'on pouvait lire sur ces faces qui se tournaient vers nous. La vieille Polynésie, l'ancienne race de marins et de prêtres savants, où était-elle ? Certainement dans le nez busqué d'un homme de barre, dans la barbiche en pointe d'un jeune homme à la figure émaciée, dans le front bombé d'un marchand de statuettes. Elle était aussi dans la douceur du langage, dans ces regards pétillants de malice, dans cette animation et dans cette gaieté facile. Ils nous interpellaient en anglais, en espagnol et en français. « Du savon, du savon, capitaine, lieutenant, du savon. » « Deux morceaux de savon pour ma statuette et ajoutes-y une miche de pain. » « Ton savon est trop petit, le savon chilien est plus grand. Ajoute encore un savon. Vous êtes des *rakerake*, des ladres. Quand vous viendrez à terre, souvenez-vous de moi, j'ai un bon cheval pour vous conduire au volcan ! »

Au milieu de tout ce brouhaha, une grande mélancolie m'étreignit. Les sculpteurs des statues géantes, les prêtres qui avaient peuplé le ciel et la terre de divinités aux symboles subtils, s'étaient-ils perpétrés dans cette pègre levantine ?

Sur le pont s'entassaient des statuettes grotesques, des cannes et des sabres de bois. Ces « curios » me navraient tout autant. Ils avaient remplacé les belles images d'autrefois, taillées avec patience et art dans de pauvres morceaux de bois. Ce n'étaient plus que des marionnettes ridicules que l'on échangeait, au milieu de rires moqueurs, pour des pantalons et des savons.

Un assez beau garçon, Pedro Atam, ayant appris que nous nous propositions de rester dans son île, nous demanda le motif de notre séjour. Nous lui expliquâmes que nous étions des archéologues en quête de choses anciennes. Il nous comprit sans peine et déclara d'un ton détaché : « Des objets anciens, il n'en est plus beaucoup et il faudra du temps pour les chercher. Mais soyez sans inquiétude, on vous en fabriquera autant que vous en voulez. Tout ce que vous souhaitez, on vous le donnera. Chez vous, personne ne verra la différence. » Pedro, avec sa moustache et sa belle prestance, nous apparaissait au seuil de ce monde nouveau comme Satan venu nous induire en tentation. Nous déclinâmes son offre, tout en formulant le vœu que les pièces que ses compatriotes nous offriraient fussent *réellement* anciennes.

Laissant les Pascuans se démêler avec les matelots, nous allâmes faire la connaissance du Gouverneur, ou Subdelegado, pour lui donner son vrai titre. Il était en grand uniforme et semblait fort ahuri par notre visite. En quelques mots nous lui fîmes part de nos ennuis et du refus du Commandant du *Rigault-de-Genouilly* de débarquer nos caisses à Hanga-roa. Il nous promit de tout arranger avec la collaboration des indigènes et nous invita à prendre place dans son canot.

Une fois descendus, nous nous rendîmes compte de l'état de la mer. Nous fûmes jetés de-ci, de-là et aspergés par les vagues qui nous attaquaient de tous côtés. Le calme et l'assurance des rameurs, il est vrai, nous enlevaient tout sentiment de danger, mais les choses se gâtèrent à hauteur de la barre. Nous eûmes soudain la sensation d'être soulevés au-dessus des flots, puis d'une lutte entre les muscles de nos rameurs et les vagues qui nous tiraient en arrière, enfin d'une descente en toboggan. En quelques minutes, nous étions à l'abri, le long d'une jetée en pierres. Notre inquiétude ayant été brève, nous nous sentîmes disposés à examiner la maçonnerie du môle, fait des débris d'anciens mausolées. C'est tout ce qui restait des monuments décrits par Cook et La Pérouse. Des mains vigoureuses nous poussèrent sur la jetée et, en un instant, nous fûmes environnés d'une foule composée en majeure partie de femmes et d'enfants qui nous interpellaient en pascuan, en espagnol et en anglais. Mouillés jusqu'aux os par la pluie et les vagues, encore quelque peu étourdis par notre traversée, nous ne savions que dire ni que faire. Notre désarroi venait aussi de l'émotion que nous éprouvions à fouler le sol de cette île à laquelle nous n'avions cessé de penser pendant ces longs mois de navigation.

Comme tout à l'heure, en voyant le village de Hanga-roa sous la pluie, nous nous refusions à nous croire en Polynésie au milieu de cette cohue de femmes, laides pour la plupart, couvertes de vêtements décolorés et collés sur des corps peu gracieux.

Un incident vint interrompre ces instants d'incertitude. Une jeune femme s'était approchée de mon collègue et lui avait demandé une cigarette. Machinalement il lui tendit un paquet dont elle s'empara d'un mouvement furtif et s'enfuit à toutes jambes. Ce larcin nous fit plaisir. Nous étions du coup transportés dans l'ancienne atmosphère de l'Île telle qu'elle se dégage des récits des premiers navigateurs. Tout comme les marins de Cook ou de La Pérouse, au même endroit, nous devons nous prémunir contre le goût du vol que les Pascuans montrèrent dès leur premier contact avec les blancs. Nous saluâmes l'incident comme étant d'heureux augure et nous nous sentîmes plus enclins à nous réconcilier avec les gens et les choses de ce petit univers dans lequel nous venions de tomber si inopinément.

La curiosité avec laquelle femmes et enfants se pressaient autour de nous pour nous contempler ne laissait aucun doute sur le succès du spectacle que nous offrions. La vie est monotone sur cette île et l'arrivée d'un bateau est un événement qui alimente les conversations pendant des mois.

Nous vîmes s'avancer vers nous un petit gnome hirsute avec des vêtements manifestement trop longs pour lui. Cet être bizarre tendant une pauvre main de vieillard fatiguée à remuer la terre, nous dit en français : « Bonjour, messieurs ». Je reconnus alors Vincent Pons dont on m'avait parlé au Chili et que d'autres voyageurs avaient mentionné dans leurs récits. Il y avait soixante ans que Pons, après avoir navigué sur des goélettes dans toutes les Mers du Sud, s'était établi à l'Île de Pâques où il prit femme. Il est aujourd'hui l'aïeul de toute une lignée de solides garçons qui passent pour les plus mauvaises têtes de l'Île. Malheureusement le vieux Pons ne s'était jamais beaucoup soucié des usages de sa famille indigène et il ne fut que de peu de secours dans nos enquêtes.

Suivis de notre cortège de femmes et de marmots, nous avançons lentement vers la Subdelegación — la maison du Gouverneur. Au milieu de la confusion, nous eûmes le temps d'entrevoir un visage complètement enfariné : c'était l'une des plus jolies filles de l'Île qui s'était copieusement enduite de poudre de riz pour se rendre plus attrayante.

Près de la « résidence » du Gouverneur, deux hommes nous attendaient : Mr. Morisson et Mr. Smith, les administrateurs de la Compagnie. En quelques mots courtois, ils nous invitèrent à nous établir à Mataveri, la ferme de la Compagnie Williamson et Balfour à laquelle l'Île appartenait. Nous acceptâmes avec reconnaissance, sachant à l'avance tout ce que cette hospitalité nous réservait de confort et de sécurité. A l'entrée de la Subdelegación, Madame la Gouverneur, jeune femme assez belle, mais aux traits tirés, nous attendait avec un bébé malingre dans les bras. Elle sourit faiblement, absolument indifférente à l'invasion de sa maison par une bande de gens mouillés

jusqu'aux os. Un homme bouffi, en pyjama et pantoufles, à la barbe mal rasée, se présenta à nous. Ce personnage disgracieux était un commerçant chilien en faillite qui s'était réfugié dans l'île où il exerçait la double fonction de maître d'école et d'écrivain public. Pendant tout notre séjour, nous lui verrons le même pyjama et le même visage hirsute.

De plus en plus mouillés et en outre exaspérés par le débarquement de nos caisses qui nous causait de grands soucis, nous sentions fondre notre courage et nos espoirs. Était-ce là la fameuse île de Pâques : ces faces un peu vulgaires, ces airs obséquieux et facilement insolents ?

L'arrivée de Victoria Rapahango, vêtue de blanc, ses longs cheveux ondulés flottant sur ses épaules, suffit cependant à recréer un peu de cette atmosphère polynésienne dont nous nous sentions de plus en plus éloignés. Une longue amitié ne devait pas détruire cette première impression. Par la distinction de ses manières, par son humeur enjouée, par sa douceur un peu triste, cette femme de la tribu royale des Miru perpétuait au sein de la culture décadente de son milieu, le charme des vieilles aristocraties océaniques.

Après une accalmie, la pluie se mit à redoubler. Toute l'île disparaissait sous une brume épaisse et notre champ de vision se bornait à une plage boueuse et à des rochers rébarbatifs. Nos caisses furent acheminées au milieu de la foule qui n'avait pas quitté la jetée. On ne cessait de nous répéter qu'il fallait veiller à ce que rien ne disparût, car « ces gens sont si voleurs ». Les protestations d'honnêteté faites à tout instant par les indigènes n'étaient guère rassurantes. Nous restâmes donc en faction, observant les gens de notre équipe et les spectateurs. Quelques femmes s'approchant de nous d'un air gêné nous demandèrent à voix basse si nous avions du savon. Enhardies par une réponse amicale, elles firent alors allusion aux étoffes imprimées et à la « Pompeia », ce parfum vulgaire si estimé dans l'île.

À la tombée du soir, nous nous dirigeâmes vers Mataveri, la ferme de l'administrateur anglais, en suivant un chemin en pente, bordé de mûriers et d'un mur bas en pierres sèches. Cette allée champêtre que nous apprîmes à aimer, nous désolait alors par tout ce qu'elle évoquait de prosaïquement européen. Lorsque nous ouvrîmes le portail qui donne accès au plateau de Mataveri, une ombre s'approcha de nous : un personnage dégingandé, à l'allure traînante, nous glissa dans la main quelques objets en pierre que nous reconnûmes immédiatement être des pointes de lance en obsidienne. En nous les remettant, il nous dit d'un air mystérieux : « Regalo » (Cadeau). Ce fut là notre premier cadeau, notre entrée dans un cycle dont nous ne devons plus sortir. En acceptant ces modestes présents, nous jetions les bases de ce réseau subtil d'obligations réciproques qui, pendant notre séjour, allait nous lier à tant d'êtres inconnus.

Nous entrâmes sous un bois d'eucalyptus de belle venue qui donne à la ferme une ombre que l'on trouve rarement sur cette île désolée. Mrs. Smith, à l'hospitalité affairée et charmante, nous reçut dans une grande salle à manger. Nous fîmes connaissance d'un bébé blond qui venait de naître au milieu du Pacifique, et qui était sans doute le premier blanc ayant vu le jour dans le voisinage des grandes statues. Ces voix anglaises, la lampe sur la table, le hébé blond, Mrs. Smith formaient un monde à part, aussi loin de l'Île de Pâques que l'Écosse l'est des Mers du Sud. Entre ces deux univers, aucun lien de sympathie, de compréhension ou même d'intérêt. Ici c'était un milieu simple et honnête, là-bas un grouillement de gens un peu inquiétants.

Il me tardait de connaître exactement les rapports entre la Compagnie et les indigènes. Durant notre séjour au Chili, on nous avait prévenus contre elle et on nous avait dénoncé sa brutalité et son égoïsme envers les Pascuans. Plusieurs Chiliens nous avaient dépeint en termes pathétiques le sort des indigènes cantonnés dans un coin de leur île et qui se voyaient refuser le droit de parcourir librement la terre de leurs ancêtres. Nous avons aussi été informés des bas salaires payés aux rares indigènes employés par la Compagnie. Une longue expérience de l'Amérique du Sud m'avait familiarisé avec la malveillance systématique qui entoure toute entreprise anglo-saxonne, mais d'autre part je savais que les Compagnies ne sont pas toujours généreuses envers la main-d'œuvre indigène. Pour être fixé, je posais la question à M. Smith qui m'apprit que la Compagnie payait ses ouvriers quatre pesos par jour et leur allouait en plus une ration quotidienne de viande. A l'époque de la tonte, les femmes et les jeunes gens qui sont embauchés pour l'occasion sont payés à la pièce, c'est-à-dire selon le nombre de moutons qui passent entre leurs mains.

Le taux de ces salaires était à cette époque (1934) supérieur à celui des peons chiliens. Lorsque je répétais à mon hôte les propos que j'avais entendus au sujet des bénéfices réalisés par le magasin de la compagnie, il s'en montra indigné et m'assura que les produits y étaient vendus au prix de gros, en dépit des frais de transport et que la marchandise y était meilleur marché que sur le continent, à telle enseigne que les équipages des bateaux chiliens en profitaient lors de leur séjour dans l'Île.

Les indigènes se plaignaient néanmoins des prix imposés par la Compagnie et du renchérissement constant des articles qu'ils y achetaient. Ils étaient sans le savoir, les victimes de la crise économique qui sévissait au Chili.

Ayant fait allusion au cantonnement forcé des indigènes dans le village de Hanga-roa et dans ses environs immédiats, l'administrateur de l'Île me fournit les explications suivantes : « L'Île de Pâques appartient au Chili, mais est en fait la propriété privée de la Compagnie

Williamson et Balfour qui y élève des moutons et dans une faible mesure, du bétail et des porcs. Les pâturages et le climat de l'île sont très favorables aux moutons qui s'y multiplient et sont aujourd'hui au nombre d'environ 40.000. Ce ne sont pas des animaux comparables à ceux de la Nouvelle-Zélande, mais ils produisent d'assez bonne laine. Le soin des troupeaux serait facile sans les indigènes qui ne cessent de nous piller. Ils se sont emparés sans façon des premiers moutons apportés par leurs missionnaires, et ils auraient continué à faire de même, si nous n'avions pris nos précautions. A cet effet, nous avons séparé le village et les territoires attenants par un réseau de fils de fer barbelés et nous avons organisé une police indigène qui se compose des éléments les plus honnêtes et les plus dévoués. Personne, après le coucher du soleil, n'est autorisé à franchir les barrières des champs sans autorisation spéciale. En dépit de ces mesures, nous avons perdu l'année dernière 3.000 moutons. Deux jours avant votre arrivée, ils sont entrés dans la ferme et ont volé tous les béliers. Nous connaissons les coupables, la police est informée de tous les détails du raid, mais personne n'a été pris sur le fait. Tous nos policiers sont apparentés de près ou de loin avec les voleurs et les liens du sang les empêchent de dénoncer les coupables ou de les arrêter au moment opportun. Si nous nous plaignons au gouverneur, il s'indigne, menace, promet de punir les coupables et ne fait rien pour les éviter. Les indigènes sont des fripons invétérés. Au début de l'année, ils ont croché la porte de notre magasin et l'ont mis au pillage. Nous n'avons plus ni sucre, ni tabac, ni savon et il nous faut attendre six mois la venue du prochain bateau. Il n'est pas un enfant dans le village qui ne connaisse les coupables, mais comment sévir ? Nous n'avons aucune preuve et ceux-là mêmes qui sont venus dénoncer les voleurs, jureront n'avoir rien dit, ni rien vu. Le Gouverneur cette fois-ci a été quelque peu alarmé, car il avait aussi besoin de nos produits, mais après avoir juré et tempêté, il a renvoyé l'affaire à *mañana*. »

« Ce qui nous indigne, ajouta M. Smith, ce n'est pas tant l'attitude des indigènes envers nous, que l'hypocrisie dont nous sommes victimes. Le Chili ne se soucie pas des indigènes — il s'en désintéresse même complètement. Nous cherchons à remplir nos engagements loyalement ; nous voulons être humains et le résultat est que l'on nous accuse d'abus que nous désirons éviter. »

Le lendemain matin, nous descendîmes vers le village de Hanga-roa. Sur notre chemin nous rencontrâmes des groupes qui nous saluaient du *ia-o-rana* tahitien. Nous croisions aussi nos marins chevauchant les haridelles minables qu'ils avaient louées à raison d'une chemise et d'un pain de savon. Près du môle, nous fîmes la connaissance de l'homme qui allait devenir pour nous le lien entre le présent et le

passé, l'oracle que pendant cinq mois nous ne cessâmes d'interroger, notre informateur Juan Tepano. La première chose qui nous frappa en lui fut son air malicieux. Il se tenait assis sur un rocher, un bonnet de coton sur la tête, la pipe au bec, tout comme un marin d'estampe romantique. Rien de très Polynésien dans le visage. Nous lui trouvâmes quelque ressemblance avec certains vieux artistes parisiens dont il avait un peu le caractère. D'ailleurs Tepano se considérait comme un sculpteur habile, bien que ses créations fussent bizarres et assez éloignées des traditions de son peuple.

La réputation de Juan Tepano comme autorité en matière ethnographique s'était étendue jusqu'au Chili où on me l'avait désigné comme devant être ma meilleure source d'informations. Mrs. Routledge en parle déjà avec estime et Macmillan Brown avoue lui devoir le plus clair de son livre, assez naïf, sur le Pacifique. La veille, les indigènes qui avaient été mis au courant de nos intentions avaient répété son nom à plusieurs reprises. Il était l'histoire vivante, le Baedeker de l'île.

Après avoir écouté avec un large sourire de satisfaction quelques compliments que nous lui adressâmes sur son savoir et sa réputation, Tepano de sa voix sentencieuse, nous dit : « Vous autres vous allez tout connaître de l'île et de son passé. Ceux qui sont venus avant vous n'ont pas su garder les paroles, mais vous les recevrez toutes. Moi je sais. » Il continua : « Les paroles des anciens ont été tordues, mais vous, vous les recevrez droites. » En le regardant pendant qu'il nous parlait, nous fûmes frappés par son air relativement jeune et vigoureux. Nous nous enquîmes de son âge, chose toujours difficile dans une communauté où l'état civil est d'introduction récente. Tepano se lança alors dans une explication confuse d'où il ressortait qu'il devait être à peu près octogénaire. « Je suis l'homme le plus âgé de l'île », ne cessait-il de répéter. Plus tard nous apprîmes que notre première impression ne nous avait pas trompés et que Tepano devait tout juste approcher de la soixantaine, mais ce jour-là il avait tout intérêt à se faire vieux, aussi vieux que les sculpteurs des statues.

Il nous invita à aller visiter sa maison et en sa compagnie nous entrâmes dans le village de Hanga-roa. Nous suivîmes une allée de mûriers pour aboutir à une petite place en face de l'église et décorée de bancs en ciment. La plupart des maisons étaient en bois et couvertes de tôle ondulée. Partout le même aspect pauvre et banal. Sans la pluie, on aurait pu se croire dans un port du sud du Chili. Nous arrivâmes finalement devant la maison de Tepano qui, à la différence des autres, avait des murs en pierres sèches, « comme les huttes anciennes », nous dit Tepano non sans fierté, lorsqu'il nous invita à y pénétrer. A dire vrai, si la maison était en pierres, c'est qu'il était trop indolent pour acquérir les planches qui lui auraient permis de bâtir une maison en bois. Il nous fit entrer dans une chambre

banale, garnie de deux lits de fer et d'une méchante table. Dans la pièce voisine, nous attendait un spectacle plus pittoresque. Autour d'un feu brûlant à même le sol, des femmes s'affairaient devant des marmites, entourées d'une marmaille chassieuse et hurlante. Dans un coin sombre nous distinguâmes une vague forme humaine. C'était celle d'un être étrange, une sorte de monstre, aux mille rides, accroupi sur de la paille, et qui tendait vers nous une main griffue. Cette momie vivante était Viriamo, la mère de Tepano, née « au temps des rois », et tombée en enfance. Son fils qui nous la présentait comme une pièce de musée ou un animal dans un jardin zoologique nous apprit qu'elle était déjà mariée en 1864 lorsque les missionnaires arrivèrent dans l'île. Il nous obligea à admirer ses cuisses entièrement tatouées et nous assura que jadis elle avait coutume de s'entretenir avec les « diables ». Enfin, il nous déclara tenir d'elle le plus clair de son savoir.

Si nous étions venus quelque vingt ans plus tôt, cette femme aurait encore pu nous raconter la vie quotidienne dans les huttes de jonc. Elle nous aurait décrit les fêtes sur les *ahu*, les rites de l'homme-oiseau et peut-être se serait-elle souvenue des chants psalmodiés par les prêtres. Mais la pauvre femme était maintenant comme l'île de Pâques elle-même, un corps sans âme.

La nouvelle de notre venue s'étant répandue dans le village, la pièce où nous nous tenions fut envahie par une bande de jeunes gens qui riaient et se poussaient du coude comme des villageois timides et moqueurs. Nous fûmes harcelés de questions sur les marchandises que nous apportions. Le moment était venu d'annoncer notre intention de payer en vêtements tout objet ancien qui nous serait offert. Quelques instants après des hommes revinrent avec des hameçons en os. Ce même soir, dans le plus grand secret, une femme nous glissa dans la main un splendide hameçon en pierre pour lequel elle demanda une pièce de tissu. Une fois le marché conclu, nous nous aperçûmes que le magnifique exemplaire était un faux. L'incident nous servit de leçon, car pendant tout notre séjour, les Pascuans nous offrirent des objets contrefaits avec un tel art, qu'en dépit de toutes nos précautions, nous ne pûmes parfois éviter d'être induits en erreur. Ces imitations de pièces anciennes étaient souvent si fidèles et leur patine si authentique qu'elles méritaient les paiements que les faussaires reçurent pour leur peine.

Tel fut notre premier contact avec l'île de Pâques. Une plus longue intimité avec elle ne modifia guère la première impression que nous avions reçue. Quelques jours plus tard, en compagnie de Tepano et de sa famille à laquelle Pacomio était venu se joindre, nous établîmes notre premier camp à l'*ahu* Tepeu. Nous nous déplaçons lentement, faisant des séjours de plusieurs semaines en chaque point de l'île où les monuments étaient nombreux. Pendant

que mon collègue, le D^r Lavachery, mesurait et décrivait les ruines, Tepano me dictait les légendes et les traditions attachées aux divers sites que nous explorions. Les deux derniers mois furent passés à proximité du village de Hanga-roa pour compléter notre documentation ethnographique. Le D^r Drapkin, médecin de notre Mission, se consacra à soigner les indigènes et à réunir des données démographiques ou d'anthropologie physique.

Quelques semaines après, nous connaissions presque tous les indigènes et nous étions fidèlement tenus au courant des commérages de l'île. Nos informateurs nous parlaient espagnol, mais au bout de deux mois, nous étions à même de les comprendre lorsqu'ils s'adressaient à nous en pascuan. La recherche du passé qui constituait le principal objet de notre mission ne nous laissa pas le temps nécessaire pour faire une étude exhaustive de la population actuelle de Hanga-roa. Ce travail se révélera sans doute fort important car il permettra de déterminer ce qui dans la vie moderne de l'île appartient à l'héritage culturel de la Polynésie et ce qui a été modifié par des années de métissage et de contacts avec des éléments divers venus d'Europe et du Chili. Une telle enquête doit être entreprise par un ethnographe familier avec la Polynésie et qui saura découvrir le vieux fonds indigène sous le vernis européen.

CHAPITRE PREMIER

L'ILE DE PAQUES ET LE CONTINENT PERDU

Il est dans l'histoire peu d'exemples d'indifférence comparable à celle dont fit preuve en 1687, le flibustier Edward Davis lorsque, emporté à 500 lieues à l'ouest de Copiapo par les vents et les courants du Pacifique, il arriva en vue d'une plage sablonneuse derrière laquelle se profilaient de hautes montagnes. Sans même chercher à vérifier s'il était la victime d'une illusion d'optique ou le découvreur d'une nouvelle terre, il mit aussitôt cap à l'est pour reprendre sa course dans les eaux péruviennes.

Cette « Terre de Davis », qui beaucoup plus tard fut identifiée avec l'île de Pâques, confirma les cosmographes de l'époque dans leur conviction qu'il existait dans ces parages, un continent faisant en quelque sorte contrepoids à l'Asie et à l'Europe. Les pics vaguement entrevus par Davis jetèrent dès lors une ombre démesurée sur les Mers du Sud. Plusieurs générations de navigateurs espèrent vainement les voir surgir à l'horizon. Mais le rivage de ce monde austral se dérobait sans cesse. En lieu et place du continent cherché, on découvrit, éparpillées sur la mer, des îles innombrables dont les habitants noirs et bruns semblaient offrir l'image de l'humanité en son enfance.

Aux grands navigateurs du XVIII^e et du début du XIX^e siècle succédèrent les équipages des baleiniers qui, pendant plus de soixante-dix ans, parcoururent en tous sens le Pacifique Sud. Eux non plus, dans leurs courses en zigzag, ne furent jamais arrêtés par la barrière d'un continent inconnu.

On finit donc par peindre en bleu sur les cartes les espaces sur lesquels s'étaient autrefois les contours de la « Terra australis incognita ».

Mais comment se résigner à la perte d'un continent? Certains esprits avides de mystère projetèrent dans un passé fabuleux l'existence de ce monde qui aurait connu le règne d'une humanité étrange et une civilisation millénaire. De cette terre australe, il ne serait resté que des sommets de montagnes, qui forment aujourd'hui les

ALFRED MÉTRAUX

L'île de Pâques

Depuis sa découverte en 1722, l'île de Pâques a été entourée d'un mystère que voyageurs et explorateurs tentaient d'élucider. De nombreuses théories furent élaborées au cours des siècles. Alfred Métraux, en sociologue et ethnologue expérimenté, s'est attaqué à son tour aux énigmes de l'île de Pâques, et ses réponses, basées sur une étude qui a duré plusieurs mois, n'oublie aucun problème soulevé par cette civilisation magnifique et mystérieuse.

Photo © Y. Yanagitani/Photonica.



80-1 A 28751 ISBN 2-07-028751-3
Extrait de la publication